



| ABONNEMENTS, FRANCE | | BUREAUX, 4 bis, Rue d'Orsel, Paris | ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR | |
|----------------------|-------|--|------------------------|-------|
| Un an | 6 fr. | OUVERTS DE 9 H. DU MATIN A 6 HEURES | Un an | 8 fr. |
| Six mois | 3 » | Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur | Six mois | 4 » |
| Trois mois | 1 50 | | Trois mois | 2 |

LE 14 JUILLET DES MISTOUFLIERS

PURÉE SUR TOUTE LA LIGNE !

La Grève des Gas des Chemins de Fer

Crapuleries des Roussins de Vienne



SOUPÉ DU QUATORZE !

Ouf, nom de dieu, il est dans le siau, le 14 juillet !

Et foutre, y en a pas des tas qui le regretteront celui-là : à tous les points de vue, il a été bougrement mouche.

Autrefois, ce que le populo voyait dans le 14 juillet, c'était, non pas une fête Nationale, mais l'anniversaire de la Prise de la Bastille, un chouette souvenir de la guerre des bons bougres contre les aristos.

Ce qu'on s'en payait de la Marseillaise !

Ce qu'on te braillait « le sang impur... »

Les jean-foutres reluquaient le tableau en faisant une sale gueule.

Les gouvernants, moitié poivre, moitié sel, laissaient faire, — ne pouvant empêcher, mais turellement ne voulant pas approuver.

Oh mais, à cette époque, qui remonte juste à dix ans, on coupait encore dans les boniments républicains ; on se figurait qu'il n'y avait qu'à nommer des bouffe-galette à la hauteur, pour que ça prenne une tournure galbeuse.

C'est plus ça maintenant !

L'espoir est mort, — et bien mort, nom de dieu !

La République, on sait ce qu'en vaut l'aune ; aussi, ce n'est pas sur elle que comptent les bons bougres : ils savent que pour foutre un peu de beurre dans leur existence, y a pas trente six moyens, — y en a qu'un :

Avoir de la jugeotte et du nerf, — et cogner ferme sur les jean-fesses de la haute,

Est-ce à dire que, parce que le 14 juillet est devenu en plein une fête Nationale et bourgeoise, au lieu de la fête des bons bougres qu'il était, le populo se barricade dans ses turnés, histoire de boudier, — pareil à un gosse à qui on refuse des douceurs ?

A quoi bon ?...

Pourquoi qu'il ne profiterait pas de se déridier un peu, quand l'occases'en présente ?

On a assez de temps pour pleurer, foutre !

De fait, c'est ce qu'arrive maintenant : on rigole au 14 juillet parce que l'occasion est là : « On ne la ferait pas naitre, mais, puisqu'on l'a sous la patte, faudrait être daim pour s'en priver et faire les bégueules... » qu'on se dit.

C'est surtout les jeunesses qui se font ce raisonnement. Aussi, mince de bosses de rigolades qu'ils s'appuient !

Pour ce qui est du sentiment, il es

de sortie jusqu'à la gauche, nom de dieu!

Qu'on ne vienne pas rengâiner que si on s'amuse, c'est preuve qu'on est contents.

Pas vrai! On cherche à oublier pour cinq minutes les cent mille chieuries de l'existence, et voilà tout.

Ben quoi, si on va par là, on va loin : sous Badingue, on rigolait au 15 août, ça prouvait-il qu'on était plus heureux que des coqs en pâte?...
* *

D'ailleurs pour bien voir que le populo n'y fait plus, à la fête, y a qu'à relâcher les flâflas :

Pour ce qui est des drapeaux, y a plus que ceux qui y sont forcés qui en accrochent, — les autres arriment la peau!

Kif-kif pour les illuminations, mille bombes!

Turellement, c'est sur Paris que je jaspine... Ruminons un tantinet, et on verra que j'ai raison :

D'abord les bals, — dont y avait une foultitude, — tous, c'est quasiment rien que des bistrotts qui les ont organisés; s'ils se sont grouillés pour ça, c'est qu'ils y voyaient leur intérêt.

Pour les illuminations, à part les commerçants, les employés qui dépendent de la gouvernance, les types qui, par une raison ou par une autre, ont un fil à la patte, ceux qui se sont fendus rien que par plaisir ont été bougrement rares...

Y a dix ans, c'était pas ça, foutre! C'est le populo qui prenait l'initiative de la fête, c'est lui qui emmanchait, tout le fourbi,

Aussi, nom de dieu, ça avait un galbe épatant! On sentait que ça vibrail...

Aujourd'hui, au fur et à mesure que le populo s'est dégouté du truc, c'est la gouvernance qui a tout bricolé, — aussi, c'est d'un triste!

C'est d'autant plus triste, que les grosses légumes filoutent tellement, de bric et de broc, que la galette qu'ils nous barbottent fond entre leurs griffes.

Ceux qui prélèvent l'impôt roustissent le plus qu'ils peuvent.

Ceux qui le dépensent font pareil : ils grattent bougrement, aussi!

A tel point qu'avant d'être employé, à passer ainsi de griffes en griffes, (toutes plus crochues les unes que les autres), l'impôt a fondu, mieux que du beurre au soleil.

Du coup, faut liarder, nom de dieu!

C'est ce qui est arrivé le 14.

Mince de purée que cette sacrée fête!

On sentait que les caisses du gouvernement sont tellement à fond de cale, qu'il y a même plus mèche d'illuminer pour embobiner le populo; — c'était d'un mouche carabiné!

On avait fait des économies de bouts de chandelles, nom de dieu. Partout

ou y avait mèche de supprimer les lampions, on ne s'en était pas privés.

Tout sentait la purée gouvernementale : les grandes turnes étaient éclairées à moitié, ... jusqu'aux fusées sur lesquelles on a liardé...

Mince de débine que ça dénote!

Eh bien, quoi? C'est la fin finale...

La République bourgeoise est entrée dans une période de crapuleries d'où elle ne sortira qu'en piquant une tête dans un égout.

Constans a eu beau inventer la pompe à merde, il ne sauvera pas la pouffiasse!

On a de la mémoire, nous, nom de dieu!

On n'oublie pas les Massacres de Fourmies, non plus que l'Émeute de Clichy... on n'oublie pas que tu aiguises ton couperet, pour guillotiner demain, Decamps, Dardare et Léveillé...

Garce de République, tu t'es trop barbouillée de sang, — et du sang des bons bougres, foutre!

Ce sang t'étouffe?... Eh bien, crève!

Derrière toi, y a la Sociale, nom de dieu!

Les bureaux du Père Peinard sont transférés, 4 bis, rue d'Orsel, à l'entrée de la rue Clignancourt.

Formuler comme ci-dessous l'envoi des lettres et des mandats :

L'administrateur du Père Peinard, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.



MINCE DE CHIASSE!

C'est dans les parages de Saint-Denis, Saint Ouen, Levallois et Clichy que les grosses légumes avaient le taf!

Oh là là, c'est rien que de le dire, — aurait fallu le voir pour le croire.

C'est allé si loin que tous ces endroits ont sensément été en état de siège.

De la rousse! Des flicards!... Des flicards et de la rousse, — y avait que ça dans les rues.

Pauvres jean-foutres de la haute!

C'est une affiche qui, paraît-il, les avait rendus si froussards.

Faut-il être pochété pour croire que les bons bougres qui ont envie de vous coller un pain sur la hure, vont vous avertir six semaines à l'avance?...
* *

Pas besoin de dire que par là, comme ailleurs, la fête patrouillotarde s'est à peu près passée sans grabuge.

Tout au plus, y a-t-il eu quelques chouettes drapeaux rouges ou noirs accrochés en des endroits où ils étaient faciles à relâcher.

Entre autres, y en avait un, tout noir, avec en rouge au beau mitan :

Merde pour les bourgeois!

Ce qui avait foutu aux chameaux

cette chiasse carabinée, c'est le souvenir de l'Émeute de Clichy du 1^{er} mai dernier.



Y a pas de répit pour la mistoufle, nom de dieu! C'est pas une salope qui chome les jours de fête.

Au contraire, sacré pétard!

L'an dernier, c'est la famille Hayem que l'Affreuse mangeait pour son 14 juillet.

Cette année, si elle a fait moins de bakanal, elle s'est rattrapée sur la quantité de victimes.
* *

Dans le quartier Bonne-Nouvelle, pour son 14 juillet, le quart d'œil a fait expulser de sa pauvre turne, une vieille bonne femme de 80 ans, qui ne voulait pas déménager.

Le quotidien qui raconte cette abomination, ajoute sans trouver drôle la chose, que la pauvre vieille habite la turne depuis trente-cinq ans, qu'elle est infirme et sans travail.

Désespérée, la malheureuse avait voulu se faire périr.

Ça y était, nom de dieu, sans les voisins qui ont reniflé l'odeur du charbon et qui sont arrivés à temps.

Tout de même, voilà une pauvre bougresse qui est un triste exemple du sort qui nous est réservé, dans la garce de société actuelle.

Pendant trente-cinq ans, la bonne femme a casqué au proprio des termes jusqu'à plus soif : sûr qu'elle lui a, pour le moins, aboulé une demi-douzaine de fois la valeur de la piôle ou elle perchait.

Què que ça fout, ça! Le vautour s'en bat l'œil; au bout de trente-cinq ans, elle ne peut plus financer : « Oup, prends tes cliques et tes claques, va crever à la rue!... »

Et ce n'est pas tout, mille bombes! A 80 ans, quoiqu'elle ait trimé toute sa vie, quoiqu'elle soit infirme, son supplice n'est pas fini : faut encore qu'elle travaille.

Et c'est parce que l'ouvrage lui a manqué qu'elle n'a pu boucher la gueule à son maudit probloc.

Hein, nom de dieu, que dire à ça?

Pas, qu'il est chouette, le 14 juillet de la vieille infirme de 80 ans, qui ne peut voter faute de turbin?

Eh, les camarads, faudrait pas croire qu'elle soit la seule à avoir eu son triste 14 juillet!

Hélas, non! Y en a des tas et des tas qui ont plus pleuré que ri, à cette garce de fête!

Si tous les mistouffiers qui ont été expulsés ces jours derniers, étaient

allés se ranger en file indienne, dans l'avenue de la République, y en aurait eu une sacrée longueur, nom de dieu !

A côté des belles tentures de velours barbouillées d'or, qu'on avait installées pour sa Jean-foutrierie Carnot, — les guenilles des putoins, et leurs quatre bibelots installés au milieu de l'avenue auraient fait un effet bœuf.

M'est avis que les grosses légumes n'auraient pas été à la noce pour leur inauguration : plus d'une menterie n'aurait pas dégouliné de leurs égouts à paroles.

Et foutre, il aurait même pu arriver que la moutarde monte au nez des bons bougres empilés de partout.

Oui, nom de dieu !

Et qu'alors, émoussillés par la vue de l'affreuse misère, le bon sens leur vienne : qu'ils tombent carrément sur le casaquin des jean-foutres paradant sur les tréteaux, et leur administrant une fatouille aux petits ognons...

Ensuite, comme l'avenue de la République est toute bordée de belle piôles neuves, les gas n'auraient eu qu'a manoeuvrer en peinaras pour y enquiller les putoins...

Mille dieux, rien de tout ça n'a eu lieu !...

C'est dire que le 14 juillet a été dur à des trifouillées de pauvres bougres.

Hélas, y'a eu plus d'une histoire du même tonneau, que celles que je vais jaspiner.

* *

Une pauvre bougresse, veuve d'un garde cipal retraité, foutue à la porte de sa piôle, avait réussi à s'enquiller dans une remise.

C'est là, qu'elle et ses quatre gosses, dont l'ainé a quinze ans et le plus jeune cinq, avaient passé la nuit, roupilant sur la paille et se tassant pour se réchauffer.

La malheureuse avait mal choisi son trou, nom de dieu ! N'avait-elle pas fait la boulette de se fourrer dans une remise de la rue Las-Cases, en plein quartier des aristos.

Quelle sacrée idée elle avait eu là ! Y avait pas même qu'on les y laisse. Ah mais, non !

En voila de l'aplomb ! Si c'est pas une honte de venir ainsi abimer la paille des canassons.

Vrai, y a que des pauvres, pour avoir des idées pareilles !

Turellement, on a fait radiner le commissaire de police, qui, en deux temps et trois mouvements, a fait embarquer la nichée... C'est en prison qu'on les a conduits !

| * *

Rue du Repos, il s'est passé une machine à peu près pareille.

Seulement, comme c'est dans un quartier ouvrier, la malheureuse a trouvé plus de sympathie et de pitié que la veuve du cipal près des salauds de la rue Las Cases :

Y a quelque temps, la pauvre bougresse en question, Lisa Cail, était expulsée.

Pour toute fortune, elle avait deux gosselines, l'une de six ans, l'autre de deux, — sans compter un ventre, gros comme une barrique...

Le proprio, presque bonne tête, avait

permis à la mère de s'installer dans une cave, avec les bibelots de rien qui lui restaient.

C'est là que, depuis, vivotait la petite famille.

L'autre soir, les voisins entendirent geindre : comme dans les quartiers ouvriers, justement parce qu'on sait mieux ce que c'est que la dèche, on a le cœur plus sensible que dans les quartiers riches, y en a qui dévalèrent, pour voir de quoi il retournait.

Ils trouvèrent Lisa se tordant de douleur : elle venait d'accoucher de deux jumeaux.

Illico, ils se foutirent en campagne ; des sergots et un médecin radinèrent : la mère fut emportée à l'hospice ainsi que les momignards.

Pour ce qui est des deux gosselines qui pleuraient comme des madeines, c'est deux bonnes bougresses de voisines qui les ont recueillies.

* *

Hein, nom de dieu, pour un 14 juillet, voilà une série qui est bougrement à la noire !

Et dire que ce n'est rien, ça, en comparaison de toutes les horreurs qui se passent et qu'on ignore !

C'est que les jean-foutres de la haute ne tiennent pas à faire du potin autour de ces histoires-là.

S'ils pouvaient, jamais on n'en saurait rien de rien... Et nous autres, pauvres gobeurs, on vivrait dans la purée, se figurant qu'on est une exception, et qu'on est les seuls à être misérables, au milieu du bien-être de tous...

Mais, y a pas même de cacher toutes les horreurs ! Y en a tant... que quelques unes parviennent à nos oreilles.

Ainsi, puisque j'en suis sur ce chapitre, encore deux mots :

Les asiles de nuit sont pleins, bondés ! farcis !

Le jour de la fête, sur tous, y avait :

Le refuge est complet pour aujourd'hui !

Mille bombes, cochonne de fête pour le pauvre putoin qui s'amenait le ventre vide, la gueule enfarinée, et qui reluquait la pancarte !...

Y a pas, faut qu'il refille la comète encore un coup. D'ailleurs, chouette ! C'est en musique qu'il couchera dehors.....

* *

Et dire, nom de dieu, qu'à côté de tous les malheureux,

Y a des chiées de piôles vides,

Y a des trifouillées de belles frusques,

Y a des cargaisons de boustifaille,...

Que tout ça nous tend les bras, nous fait risette, et qu'on se contente de le reluquer de travers, sans oser y toucher.

Sacrés dindons, que nous sommes !

Les bureaux du Père Peinard sont transférés, 4 bis, rue d'Orsel, à l'entrée de la rue Clignancourt.

Formuler comme ci-dessous l'envoi des lettres et des mandats :

L'administrateur du Père Peinard,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.

Crapuleries de Roussins

J'ai déjà gueulé ferme contre les crapuleries des roussins de Vienne. Voici que je reçois une babillarde d'un des camaros qui ont enduré les vacheries de ces saligauds.

Pour bien faire voir de quoi il retourne, je colle la babillarde nature.

Vienne, 14 juillet 1891.

Mon vieux Peinard,

Aujourd'hui que nous sommes tous sortis des prisons de la R. F., (sauf Moussier), nous allons raconter en détail les traitements que nous avons subis et dont le parquet de Vienne est seul responsable ; traitement dont nos amis n'ont pu se faire qu'une petite idée.

Arrêtés le 12 juin dès 4 heures du matin, après qu'on eut foutu nos chambres au pillage, les uns étaient trimballés à la gendarmerie, d'autres, au bureau de police, — et enfin en prison !

Et ça, comme de juste, menottes aux poignets !

Très drôles les perquisitions : chez l'un on a saisi une batonnette datant du premier empire ; chez un autre, de la poudre à punaises ; et enfin, chez un autre, une liste de souscription en faveur des victimes du 1^{er} Mai, ainsi qu'une somme de trois francs six sous qui se trouvait dedans.

Beaux défenseurs de la propriété !

A peine arrivés, on nous colle au secret le plus rigoureux. Comme il n'y a que deux cellules à la prison, voici comment on s'y prit pour obtenir le secret : Chatain et Orcelin étaient bouclés chacun dans une des deux cellules ; tandis que Comberousse était enfermé avec un conseiller cipal nommé Ruf, arrêté pour viol.

Ces trois locaux sont au premier. Quant à Allard on l'enfermait en bas, dans une cahute sans air, où l'eau suinte des murs. Puis, sur la même ligne, dans deux autres endroits semblables, on mit Alais et Garnier.

Restait Moussier ! N'ayant pas d'endroit, on le flanqua au cachot...

C'est là que nous sommes restés 17 jours, sans air, sans lumière, sans sorties dans la cour, avec un goguenot sans couvercle pour tout mobilier.

Obligés de s'asseoir par terre quand on voulait se reposer ou manger l'eau chaude qu'on vous servait en guise de soupe.

Bientôt, nous fûmes couverts de vermine... de poux, car dans l'obscurité on ne savait à quoi on avait affaire.

Qu'on joigne à ça, les vacheries d'un gros poux, le gardien-chef Teste, qui engueulait, menaçait, provoquait les amis.

Ainsi, il ne se gênait pas, pour, au travers du guichet, coller son poing contre la figure de Garnier : « Sale anarcho, qu'il braillait, crains rien, je te ferai payer tout ce qui s'est passé l'année dernière... » Et ce n'est pas en catimini, non ! C'est devant le procureur de la République, qui laissait faire, abilliant de ça — que ce chiourme dégueulait ses sottises.

Et veut-on savoir de quoi nous étions accusés ?

Le jour de notre arrivée, dans un interrogatoire sommaire, le jean-foutre Pellene, juge d'instruction, nous a ré-pété à tous, avec des variantes: « Vous n'êtes pas accusés de l'explosion, mais d'en connaître les auteurs... »

Comme bien on pense, chacun de nous engueula ce mufle comme il le méritait.

Ça fut la cause de sa grande colère, car il jura qu'il nous ferait pourrir au secret.

La Sainte Inquisition n'est pas morte ! C'est alors qu'il donna des ordres pour qu'on ne nous laisse passer aucune nourriture du dehors, et pour qu'on fermât le guichet, la seule ouverture où nous puissions avoir de l'air.

Etouffés, suffoqués par l'odeur du vase, plus que nocturne, qu'il nous fallait renifler de nuit et de jour, nous fîmes demander une visite du médecin.

Notre demande et rien, ça fut pareil ! Nous n'eûmes pas de visite médicale ; ce ne fut qu'à la suite d'une visite faite par le frère de Cellard, que le docteur, prévenu par lui, vint nous voir.

(On voulait cacher au docteur la situation des détenus d'en bas, car ceux qui étaient dans les cellules d'en haut, eurent une visite huit jours avant.)

Quand le docteur vit dans quel état se trouvaient les boîtes qu'occupaient les anarchistes, quand, il fut entré dans la chambre de Cellard, et qu'il eut fermé la porte sur lui, il sortit vivement, à moitié asphyxié...

Il ordonna qu'on nous mit immédiatement dans la cour. En effet, le lendemain nous nous y trouvions tous réunis... le secret était levé... et tout cela, sans être retournés à l'instruction depuis dix-sept jours.

Ensuite, toujours sans instruction, nous fûmes remis en liberté, le vingt-septième jour, à une journée d'intervalle ; — à part Moussier, qui n'est pas encore sorti, quoique ayant un alibi aussi valable que les nôtres.

Veut-on lui faire payer la divulgation de la canaillerie de l'instruction ?

Nous l'ignorons !

Mais puisqu'on parle tant de justice pour tous, on ne ferait pas mal d'ouvrir une enquête, afin d'établir les responsabilités.

Déjà, l'année dernière, le juge d'instruction Pellene avait torturé des enfants, causé la mort de la femme d'un détenu par les infamies qu'il avait dites d'un ton très brutal à cette malheureuse.

Bien mieux, devant les assises d'août 1890, au procès de Grenoble, il fut prouvé qu'il avait falsifié des dossiers. Qu'attend-on ?...

Qu'au moins on le décore, si le gouvernement de la République permet tout ça...

Quand on voudra faire une enquête, nous promettons de belles révélations, — mais comme on ne la fera pas, nous publierons ce que nous savons un de ces jours.

Un des arrêtés de Vienne.

T'es pas un peu maboule, l'ami ?

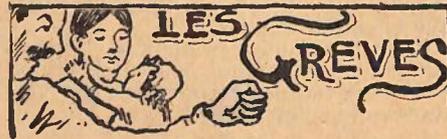
Tu parles d'enquête, comme si c'était la chose la plus simple du monde que de faire la lumière sur les abominations des enjuponés.

Voyons, tu n'y es plus, nom de dieu ?

Rappelle-toi donc que ces crapules sont libres de faire tout ce qu'il veulent : les fouille-merde ne relèvent d'après leur loi que de Dieu, et de leur conscience... deux choses qui ne valent pas un pet de lapin !

Si on vous a refoutus en liberté, c'est avec bougrement de regrets, et tout bonnement parce qu'on a craint trop de grabuge....

Maintenant, si, comme tu le dis, tu connais des choses pas propres sur le compte de ce sale birbe, ne rate pas le coche, jaspine dur, nom de dieu !



LES GAS DES CHEMINS DE FER

Depuis une dizaine de jours, il se mûnit une grève bougrement sérieuse : c'est celle des employés des chemins de fer.

Elle a commencé par les gas de l'Orléans, et voilà que maintenant, ceux des autres Compagnies ont l'air d'emboîter le pas.

Le malheur, c'est que les politiciens foutent leur blairlà-dedans ! S'ic n'était ça, ça pourrait prendre une riche tournure.

Ces jours derniers on a vu dans les rues de Paris, en place des camionneurs, des types quelconques mener les voitures de la Compagnie.

A côté de chacun de ces types, un sergot faisait le poireau ; et les bons bougres de se dire : « On protège les nouveaux camionneurs contre les grévistes... »

Les aminches, vous n'y êtes pas du tout : c'est pas le turbineur que le flic protégeait, c'est sa sacoche...

Je m'explique : les vrais camionneurs sont des gas commissionnés, c'est-à-dire, qu'ils ont aboulé de la galette dans les pattes de la Compagnie, sinon, pas mèche de faire le métier. Cette galette reste en garantie, car, dans leurs balades, les commissionnaires touchent pas mal de pognon.

Alors, vous voyez d'ici le tableau : les remplaçants n'étant pas commissionnés, les jean-foutres de la Compagnie avaient peur... non pas qu'on casse la margoulette aux nouveaux camionneurs, (de ça ils s'en foutent !) mais que les types oublient de ramener le camion et la sacoche...

« Ah, nom de dieu, que me disait le zigou qui m'expliquait le truc, si on s'était doutés du coup, ce qu'on te les aurait empêché de marcher les camions ! La veille on aurait dévissé la boîte, enlevé la goupille, puis revissé la boîte... Le lendemain, personne n'y aurait vu que du feu ! Les camions seraient sortis, auraient roulé dix minutes... et patarouf ! les roues auraient déguerpi de l'essieu... »

Hein, le jaspinage du camaro n'est pas trop mouche ?

« Mon vieux, que j'y ai fait, t'es à la hauteur ! je te paie une chopote, foutre... »

Après les mineurs, c'est les gas des chemins de fer qui mènent la mécanique sociale par le bout du nez.

Que demain ils se tournent les pouces, et rien ne va plus, tout s'arrête !

Eh foutre, c'est pas pour dire, mais ils auraient bougrement raison de battre un peu leur flemme.

Savez-vous bien, les camaros, qu'ils se crèvent à la peine ?

Et pourquoi ?

Pour engraisser toute une bande d'actionnaires, qui n'ont jamais de leur putaine de vie, fait autre chose que de farfouiller dans les poches du pauvre monde.

Oui, ils auraient rudement raison de mettre carrément les pieds dans le plat !

Pourtant, ils ne le font pas : ils sont gnan-gnan que ça fait peur.

Les Compagnies leur ont serré la vis jusqu'à plus soif, et les gas se laissent faire sans se rebiffer...

A force, ils se sont tout de même foutus à cran !

Mais, si peu ! si peu !

..

¶ Bast, faut pas désespérer, c'est pas des poules mouillées que les bons bougres en question.

Si ce coup-ci, ils ont la déveine de se laisser embobiner par les politiciens,

Ce dont j'ai bougrement crainte !

Ça ne sera pas toujours le même fourbi : quand ils auront vu que les politiciens, c'est des masturbateurs et des larbins des Compagnies, ils les enverront aux pelotes...

Et marioles, ils feront leurs affaires eux-mêmes.

POLITICAILLERIES

L'autre dimanche, y avait une élection dans le V^e arrondissement de Paris.

S'agissait de coller dans l'Aquarium du quai d'Orsay un bouffe-galette à nageoires, en remplacement de Lanessan qu'on a embarqué pour le Tonkin.

Sur une douzaine de mille d'électeurs, y en a tout de suite quatre ou cinq mille qui se sont dérangés.

Eh, mille dieux, on commence à en avoir plein le cul des fumisteries électorales !

C'est pas trop tôt, foutre, que le populo voit de quoi il retourne : en attendant le chambardement, pour faire renauder les jean-foutres de la haute, y a pas de meilleur truc, dans les élections, que de refuser de voter.

C'est ça qui fout les birbes à cran ! Songez donc, si les bouts de papier n'abondent pas dans les tinettes, s'en est fini de leur puissance, — ils sont rincés comme un verre à bière.

C'est l'élection qui fait leur force : refuser de voter, c'est leur couper l'herbe sous les pieds.

Les bons bougres se font tous ces raisonnements ; aussi dans les élections y a plus l'emballement d'autrefois.

Ainsi dans le V^e, ça n'a pas fait deux liards de rafût.

Tout s'est passé à la flan : dans les réunions y avait quasiment plus de candidats que de votards.

Et, turellement, tous les candidats étaient plus socialos, plus avancés, les uns que les autres.

Dans le nombre y avait J.-B. Clément qui a fini son temps de prison.

Il a parlé de défendre un tas de libertés... Voyons, c'est guère sérieux : l'autre dimanche, quand Lavaud dégueulait contre le Père Peinard, comme ne l'a jamais fait aucun avocat bêcheur, — Clément, qui était présent, n'a pas ouvert le bec pour protester.

C'eût pourtant été le moment de jaspiner en faveur de la liberté...

Ça n'est pas Clément qui a été élu : c'est un opportunard, — et c'est la preuve que le populo est resté chez soi. Ça ne fera ni chaud ni froid, nom de dieu!

Et dire que c'est grâce à cette cochonne de Politique que nous sommes redevables de toutes les dégoutations que nous endurons!

Les grosses légumes savent bougrement en tirer profit, nom de dieu!

Ils foutent en pratique la binaise « diviser pour régner. »

Grâce à la Politique, ils divisent le populo en une ribambelle de partis qui se reluquent en chiens de faïence.

Y en a déjà des bottes de partis : il en poussera encore d'autres, nom de dieu!

Pour qu'il en naisse un, y a pas besoin de grand chose : que deux ambitieux qui veulent tous deux décrocher une timballe se chamaillent, — et c'est fait.

..

C'est quasiment ce qui vient d'arriver à Marseille.

Un conseiller général a cassé sa pipe. Vivement les socialos à la manque se sont foutus en campagne.

Y a eu une réunion où assistaient une cinquantaine de votards. Les chefs de file se sont engueulés pendant deux heures, sans pouvoir se foutre d'accord sur un candidat.

Les uns voulaient Régnier, les autres un type, à qui l'ambition a fait tourner la caboche, Tressaud.

On a bien voté, mais quoi, comme ceux de la minorité n'ont pas voulu accepter la décision de la majorité, ce qui est tout à fait logique, ça fait que le parti ouvrier pourrait bien se couper en deux morceaux...

Nom de dieu, quand donc serons-nous assez marioles pour foutre au rancard toutes les manigances politiques?



LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE.

BOURRIQUE D'EXPLOITEUR

Honfleur. — Un vieux bon bougre de charbonnier du patelin me jaspine sur un sale grigou qui exploite les ouvriers le plus qu'il peut.

Un fils à papa, que mossieu Henri : et un sacré papa, nom de dieu, qu'on avait surnommé le Père des malheureux.

Oh! il était bien nommé, le jean foutre : il s'y entendait à faire des malheureux!

Ainsi, on raconte qu'un jour que pour se faire bien digérer il balladait sa viande sur la jetée, un copain l'accoste :

— Aurez-vous bientôt un bateau, monsieur Duchemin?

— Pourquoi me demandes-tu ça?

— Parce que nous avons faim! que réplique le copain.

Et le vieux charognard de répondre : « Qué que ça me fout à moi que tu ais faim, du moment que j'ai le ventre plein... »

Mais le salaud est enterré, c'est son fils qui le remplace, — et il est digne du vieux, foutre!

Ces jours derniers n'a-t-il pas eu le toupet d'offrir aux ouvriers quarante sous pour la demie journée?...

Turellement, les bons bougres n'ont pas voulu se laisser faire, il réclamaient cinquante sous.

Le singe envoie un de ses abrutis chercher la rousse. Mais quoi! il n'y avait pas mèche d'atteler de force les camaros à la besogne.

Le lendemain matin, même tonneau, il ne voulait donner que trente sous jusqu'à midi.

Macache bono, y a eu personne, nom de dieu!

L'exploiteur a dû mettre les pouces, fallait bien qu'il vide son vapour.

Pardine, ça n'a pas duré, il est revenu aux anciens prix.

Reste à savoir si les bons bougres vont se laisser faire?

Bondieu, en attendant qu'on soit assez à la hauteur pour envoyer tous les exploiters au bain, il est bon de leur prouver qu'on a du sang dans les veines en se rebiffant, chaque fois que l'occase s'en présente.

SALAIION DE GRÉVISTES

Mézières. — A la forge de Mohon y a une grève qui dure depuis un sacré bout de temps.

A ce propos, les camaros sont bougrement à cran contre les commis de bureaux. Ces petits freluquets de rien du tout, font les gommeux, et pour passer comme malins ne trouvent rien de mieux que d'engueuler les grévistes.

Turellement, avant de dégueuler leurs sottises ils ont soin de regarder leurs talons, afin de ne pas s'exposer à recevoir en pleines fesses le ripaton d'un camaro.

Alors, ils ne se gênent pas, foutre! Pour eux, les grévistes c'est des voyous,

des ivrognes, des sauvages... Et ils le rabachent en pleine rue, aussi bien que dans les cafés.

Pauvres ronds de cuir! Ils se figurent donc être d'une race supérieure?

Ils feraient mieux d'ouvrir les quinquets et de comprendre qu'on est aussi exploités et aussi esclaves en maniant la plume que la lime.

Mais non! ces chieurs d'encre veulent frimer au bourgeois.

Pour ça, ils vont à messe et vêpres, bouffent du pain à cacheter, et se signent quand ils entendent les bons bougres parler de casser la gueule aux curés, en même temps qu'a ces sales vaches d'exploiteurs...

Foutre, voilà que, pour ces pauvres trous du cul de chieurs d'encre, je perds de vue ce que je voulais dégoïser :

Il s'agit des gas d'attaque de Mohon qui, pour des bricoles de grève, sont passés l'autre jour en condamnation.

Quatre ont attrapé quinze jours, et deux autres un mois chacun.

Oh, les gas ont été très carrés, nom de dieu! Ils se sont bien gardés de nier ce qu'on leur reprochait : « Oui, je l'ai fait, qu'a dit l'un, et je m'en glorifie... »

Et l'autre de rebiffer au président : « Si je ne les ai pas attrapés tous par la gueule, c'est pas mauvaise volonté, c'est que je ne pouvais pas... »

L'avocat-bêcheur, un nouveau, a fait une sacrée sortie contre tous les socialos, et tous ceux qui excitent les ouvriers...

Attends, mon salaud, on t'excitera à coups de pied dans le cul!

Le même jour, trois copains et deux bonnes bougresses de Cons-la-Gravelle sont passés en condamnation.

Ils étaient accusés d'avoir tatouillé un lâcheur de la grève : y a pas de mal à ça, foutre!

En réalité, voici ce qui s'était passé : le lâcheur qui était allé prendre son travail chez les frères Hénon avait été accompagné par 150 bougres qui le conspuaient d'une riche façon.

Sur les 150, le type en a dénoncé cinq.

Parait que la plus jeune des bonnes bougresses lui a craché à la gueule.

Ça lui valu deux mois de clou. Sa copine a ramassé quinze jours.

Les trois gas ont eu, l'un deux mois; les deux autres, trois mois chacun.

Le rigolo de l'affaire, c'est que l'avocat bêcheur croyait leur faire honte.

Savez-vous comment, nom de dieu? A l'un il reproche d'avoir déserté... Mais foutre, c'est très chouette de sa part.

A l'autre, il reproche d'avoir fait de la contrebande, d'avoir bouffé quand il avait faim, sans avoir un radis pour payer... Bondieu, mais le zigie est à la hauteur! Crains rien, quand il sortira du clou il t'en fera voir d'autres...

Au troisième, il reproche d'avoir été élevé aux frais de l'Etat dans une maison de correction... Bougre d'andouille, avant de le foutre dans cette boîte infecte, fallait lui demander son avis : je parie qu'il aurait préféré être élevé au collège... tu n'aurais pas la maison de correction à lui reprocher.

FANFARREUX EMPAUMÉS

Thizy. — C'est épais, nom de dieu, à quoi on en arrive, à cause des gouvernants!

Qu'ils soient petits ou grands, du moment qu'on se frotte à cette vermine, on est rousti ! On n'a plus un liard de dignité ni d'indépendance.

A preuve ce que me jaspine un copain Je Thizy, au sujet d'une fanfare de sociaux.

Dernièrement, les fanfareux ont mené digouté 150 balles au Conseil cipal, qui s'est laissé tomber.

Ça leur a été une raison pour ne pas vouloir musiquer dans un concert au profit des grévistes de l'Abresle.

Pardine, pour faire des mamours aux Conseillers opportunistes et réacs, fallait bien qu'ils fassent des mufferies aux travailleurs.

Et si vous me disiez, ces fanfareux sont des types calés. Mais non, c'est des pauvres types, comme vous et moi !

Y a six copains que ce fourbi a dégoûté : « Et quoi, qu'ils se sont dit, on ne fait rien pour les camaros, et voilà que pour le 14 juillet faudrait se démancher. Soupé de ce truc... » Et ils ont envoyé la musique au diable.

Ils ne sont pas les seuls, nom de dieu, à parler pareillement, y en a des floppées qui n'ont rien voulu savoir, et qui ont envoyé les fanfareux se faire lan laire, au lieu de foutre quelques sous à leur quête.

Ce qui est arrivé pour ce truc-là, arrive journellement pour d'autres : le populo se laisse amadouer par les jean-foutres de la haute.

Il serait temps que ça cesse, nom d'une pipe, et qu'on se gare de la gouvernance pareil que si c'était la peste.

JUGE DE PET PÉTEUX.

L'Abresle. — Nom de dieu, ils sont rudement rosses par là-bas !

Ainsi, croyez-vous qu'ils n'ont pas fait passer en condamnation quatre bonnes bougresses, pour avoir chanté dans la rue à onze heures, — non pas de la nuit, mais du *matin* !

Et savez-vous quoi qu'elles chantaient ?

Elles dégoisaient « la Marseillaise ! » Et aussi une chanson rigolote : « J'ai un pied qui remue et l'autre qui ne va guère... »

Il est vrai que c'est en temps de grève qu'elles chantaient.

Or, il paraît qu'elles auraient dû se coudre le bec. C'est du moins ce qu'a conclu le juge de pet de l'endroit qui a collé à chacune, trois balles d'amende.

Pas besoin de dire qu'il n'y a que les patrons pour approuver cette saloperie : tous les camaros sont à cran, — et ils ont raison, foutre !

RATICHON ANDOUILLE

Pinsot est une toute petite commune de l'Isère oustue plus d'un bon bougre s'appuie tous les dimanches la lecture de mes flanches.

Ça fait renauder le ratichon de l'endroit, nom de dieu.

Un sale gourdiffot que cette charogne, soit dit entre nous.

Ainsi, ne s'est-il pas foutu dans le citrouillard de dégouter une douzaine d'apôtres pour convertir les bons bougres.

Je ne sais s'il trouvera les douze types, mais, ce que je sais foutre bien, c'est qu'il ne raccrochera que les plus vauriens du pays.

Et ce que je sais encore, c'est qu'il se fouillera pour embobiner les gas des montagnes, — y en aura pas des tas qui se laisseront faire !

Bien mieux, pour faire concurrence au *Père Peinard*, ce sacré ratichon s'est foutu marchand de journaux : c'est surtout pour *La Croix*, un torche-cul archi-jésuitard, qu'il fait la place.

Cette sacré nom de dieu de *Croix*, elle cherche à empoisonner tout le pays !

Ah ! malheur, ce qu'on en distribue.

On voit bien que les jean-foutres qui la pondent n'attendent après la recette de la vente pour faire leurs frais : ils sont payés par les richards et les patrons qui nous abrutissent.

Aussi, c'est quasiment pour la péau que le journal se distribue.

Y a même des endroits où le patron pousse à la consommation et impose *La Croix* à ses ouvriers.

Peuh ! c'est pas encore cette feuille de chou qui fera le poil à la Sociale !

D'autant plus que c'est autre chose que son nez, que le plus souvent, on fourre dans ce sacré canard.

Pour sûr que si *La Croix* avait existé du temps de papa Rabelais, tout ratichon qu'il était, le boit-sans-soif de Meudon l'aurait choisie comme le meilleur des torche-culs, en place d'un oison bien duveté.

CHOUETTE CONFÉRENCE

Tournu est un petiot patelin de Saône-et-Loire de quatre mille habitants.

L'autre soir, quelques bons bougres ont profité du passage de deux copains pour emmancher une réunion.

Ça a été chouette, nom de dieu ! Deux cent bons fieus avaient radiné.

C'est comme du petit lait qu'ils ont avalé les jaquetages du camaro Ducommun sur la misère et ses conséquences.

Après lui, c'est Colas, un riche gas, qui a déhagoulé pendant plus d'une heure sur la Sociale. Il a conclu en invitant les bons bougres à se grouper, de manière à ce qu'en se voyant souvent ils échangent leurs idées et ne s'endorment pas sur le rôti.

Tous les bons bougres étaient de cœur, aussi ils ont applaudi à coups de battoir.

Tellement, que c'en était un vrai beurre !

TOUJOURS PAREIL

Cherbourg. — Un camaro m'écrit pour me conter une triste histoire :

Il s'agit d'un pauvre bougre qui, l'autre dimanche, à la fête, s'est aux trois quarts démoli, et qu'on a porté râlant à l'hospice civil.

On était en train de soigner le malheureux, quand une des grosses légumes de la boîte s'aperçoit que le blessé est un ouvrier de l'arsenal.

Mlico, il le fait embarquer pour l'hospice militaire... Là, nom de dieu, on l'a refusé, et, en fin de compte, c'est à sa piole qu'il a fallu Penquiller.

Le pauvre bougre souffrait abominablement ; le lendemain, le médecin, qui savait par quelles ficelles s'y prendre, l'a fait admettre à l'hospice, où il cassait sa pipe le soir même.

C'est bien là, les trucs de cette dégueulasse charité, avec laquelle les richards nous bassinent !

Eh quoi ? Faudrait être daim pour gober que les hospices sont faits pour les malades.

Ah ouat ! Ces baraques n'existent que pour foutre à baffrer à des jean-foutres de la haute, qui s'engraissent dans la baraque, sous prétexte de la diriger et de l'administrer.

Pour ce qui est de soigner les pauvres bougres, — ça passe après, nom de dieu !



BABILLARDE

Mohon, (Compagnie de l'Est)

Mon vieux Peinard,

Je t'écris ces quelques mots, à toi qui n'as pas peur de cracher à la gueule des exploiters, en leur disant la vérité, et en leur foutant le nez dans leurs saletés.

Je travaille à la Compagnie de l'Est, je suis commissionné, je viens d'être malade, et j'ai été bien épaté de recevoir la note du médecin de la Compagnie me réclamant plus de cent balles pour ses honoraires.

Tu penses si je me dégrouille !

Je vas voir mon supérieur, et sais-tu ce qu'il me répond ?

Que le médecin est dans son droit, que ma demeure est éloignée de plus de deux kilomètres de sa résidence ; et il s'appuie sur le règlement qu'il me lit pour me convaincre ; — ce que j'étais épaté !

Eh bien, en voilà une crapulerie ; nous louons des maisons dans les petits villages aux alentours, parce que les loyers sont moins chers ; et puis qu'on a un jardinnet qu'on s'échine à cultiver.

On croit avoir réalisé une petite économie, pas vrai ! Ce qu'on a économisé d'un côté, la Compagnie s'arrange pour nous le reprendre de l'autre.

Bon dieu, on ferait mieux de se croiser les bras après sa journée faite : la Compagnie qui n'a du lait que pour les parasites qui vivent de notre sueur n'en profiterait au moins pas !

Et dire qu'on se tue de besogne pour gaver une poignée d'actionnaires !

Ah, les camaros, il n'est que temps que les idées anarchistes se propagent, y a que celles-là de vraies ;

Y a que celles-là qui font trembler les ambitieux et les exploiters.

Un nègre blanc de la Compagnie.

T'as bougrement raison, mon pauvre aminche de dire qu'on se tue de turbin !

C'est ça qui nous perd, nom de dieu ; même quand on se figure turbiner pour son compte, — c'est encore pour les richards qu'on s'esquinte.

Ainsi toi, t'as voulu en te logeant un peu plus loin économiser quelques sous. T'as vu le résultat ? La Compagnie a trouvé moyen de te raboter ces quelques pièces.

Le jardinnet que vous cultivez tous, vous fournit des navets, des carottes, des pommes de terre... un tas de bricoles, quoi !

De sorte que vous pouvez vivoter un

peu à meilleur compte que si vous n'aviez pas de jardin.

Vous croyez que la Compagnie vous en laisse le bénéfice ?

Pas vrai, mes pauvres amis ! Elle se base sur ce que vous avez des légumes, pour vous fourrer une paye un peu moins forte.

A première vue, on ne s'en aperçoit pas, mais ruminez un tantinet, vous verrez que ce que je dégoise là est tout à fait juste.

Et nom de dieu, tant qu'on sera assez loufoqués pour endurer les richards, ça sera pareil ! Ces bandits-là ne nous laisseront jamais qu'une portion tout à fait maigre, — juste de quoi ne pas cramper dans les vingt-quatre heures.

Oui, mille bombes ! Ils nous donnent trop pour crever de faim, et pas assez pour vivre !

Et encore, c'est pas toujours que les richards sont si généreux : c'est seulement le temps qu'on leur est utile.

Quand nous ne pouvons plus leur servir, barca ! Ils vous plaquent salement.

Alors, y a pas de rémission, faut casser sa pipe !...

Pour que ça change, faut se foutre à turbiner moins... et surtout à ne pas turbiner au profit des patrons...

Mais voilà, ça ne changera pas en roulant nos pouces : faut de la poigne, nom de dieu !

COMMUNICATIONS

— Tous les mardis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Bled, 89, rue du Temple, réunion des groupes,

Les Insoumis du III^e,
La jeunesse anti-patriote des X^e, IV^e et III^e arrondissement.

Entrée par la rue Michel-le-Comte.
— Groupe l'Acte. Réunion au local convenu le jour habituel. Urgence, Ordre du jour : *Des incendies*.

— Groupe anarchiste du faubourg Marceau, 13^e arrondissement.

Tous les compagnons sont convoqués le samedi 18 juillet, à 8 heures 1/2, salle Rozet, 19, rue Pascal, pour organiser le grand meeting prochain.

Les compagnons mégissiers sont priés de s'y rendre. — Urgence.

— Samedi 18 juillet, à 8 heures 1/2 du soir, grande conférence par le compagnon Sébastien Faure, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, au premier.

Ordre du jour : Cent ans après.
Prix d'entrée : 15 centimes.

— Groupe les Libertaires, Ligue des Anti-patriotes, le Combat, les Insoumis. La Jeunesse Socialiste Révolutionnaire, le groupe anarchiste du 20^e, samedi 18 juillet, à 8 heures 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Saint-Ouen. — Le groupe l'avenir Social et les Anti-patriotes, réunion tous les samedis, 66, rue des Rosiers.

Marseille. — Les journaux de langue française peuvent envoyer dix numéros chez Gauchon, marchand de journaux, cours Belzunce, ou au compagnon Maurice, 37, place Saint-Michel, au Bar.

— Les compagnons qui correspondent avec le groupe les *Rénovateurs* sont avertis qu'il a changé d'adresse : les *Rénovateurs*, 37, place Saint-Michel, Zanzibar Bar.

— Toutes les correspondances du compa-

gnon Maurice doivent être adressées au groupe.

Lille. — Réunion des lecteurs du *Peinard* et de la *Révolte*, dimanche 19 juillet, rue de Julien, 24, urgent !

Bordeaux. — Les compagnons qui correspondaient avec Antoine Antignac peuvent lui écrire à l'adresse suivante : A. Antignac, 34, avenue Thiers, la Bastide, Bordeaux.

Nîmes. — Le groupe anarchiste les Révoltés prévient les compagnons que le siège du groupe est Buvette du printemps, square de la Couronne. Les réunions ont lieu le jeudi et le samedi soir.

Les camarades qui voudraient se mettre en correspondance avec le groupe sont priés d'adresser les lettres au compagnon Pierre Geay, Buvette du Printemps.

— La *Révolte* et le *Père Peinard* sont en vente au kiosque Michel, place du Grand-Temple, en face le bureau de tabac

Reims. — La *Révolte* et le *Père Peinard* sont criés dans les rues et portés à domicile, par le copain E. Hamelin, 22, rue Gilbert.

Le Havre. — Réunion tous les lundis, café du Progrès, place Saint-François, n° 9.

Solidarité. — Les compagnons n'ont pas oublié le compagnon Granger, condamné il y a environ deux mois aux assises de la Seine, à douze ans de travaux forcés.

Sa compagne, qui avait déjà deux enfants, vient d'accoucher d'un troisième : malgré tout son courage elle ne peut arriver.

Aux camarades de lui venir en aide !
Lequel peut dire être à l'abri, lui ou les siens de semblable éventualité ?

Heureux sera-t-il de trouver de la solidarité...

Les collectes en sa faveur peuvent être envoyées au Père Peinard, ou au compagnon Dutheil.

C'est le compagnon Dutheil qui se charge de les faire parvenir, et qui rendra compte des sommes reçues.

Alger. — Tous les mardis, à 8 heures 1/2, réunion du groupe les *Vengeurs Algériens*, au café du Palmier, rue de Constantine.

A toutes les réunions, causerie par un compagnon du groupe.
Le jeudi, à 8 heures 1/2, réunion spéciale d'études.

Nantes. — Il vient de se former un nouveau groupe qui prend pour titre les *Anti-patriotes*.

Comme son nom l'indique, il se propose de combattre, par tous les moyens, l'idée de patrie. Le groupe fait donc, dans ce but, appel à tous les internationalistes, et surtout aux jeunes gens qui comprennent que la Société actuelle est mauvaise, pour venir se joindre à nous, afin d'étudier et d'employer les moyens pour la démolir.

Le groupe les *Anti-Patriotes* se réunit tous les dimanches, de 9 heures à midi, chez Mme Godfroy, rue Fourcroy, 10.

NOTA. — Pour les correspondances concernant le groupe, s'adresser au compagnon Ch. Moru, 10, rue Fourcroy, Nantes.

Fumay. — Réunion du groupe anarchiste le 26 juillet, chez Martin Coupaye, place d'Armes, à 5 heures du soir.

Le groupe fait appel à tous les révoltés qui comprennent que la société actuelle doit disparaître, pour se joindre à ceux et la démolir.

On y trouve le Père Peinard la Révolte, l'Anti-patriote et quantité de brochures anarchistes.

Petite poste. — B. Le Mans. — M. Allard. — L. Vivier. — A. Besançon. — T.

Abresle. — S. Etienne. — D. Morlamvelz. — F. Amiens. — J. Florent. — D. Blidah. — M. Marseille. — (G. Marseille. — M. Bordeaux — D. New York. — B. Tenez, par Révolte). — B. La Machine. — H. Reims. — P. Bourgfidèle reçu galette merci.

— Les copains qui correspondaient avec compagnon Jean Billot sont priés de ne plus rien lui envoyer pour raison majeure.

CHANSONS AVEC MUSIQUE

Le Père Peinard au Populo.
Y a rien de changé.
Les grands principes, je m'assois dessus !
Faut plus d'gouvernement.
Le Chant des Peinards.
L'Internationale.
Le droit à l'existence.

DEUX RONDS CHAQUE.

DEPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Saint-Denis. — Mira, 11, Grande Rue St-Marcel, Dépot Central

Lyon. — Passage de l'Argue et rue Centrale ; aux kiosques de la halle des Cordeliers ; marchand de journaux, rue de la Bourse, angle de la rue Gentil ; kiosque du pont Lafeuillée, côté Vaise ; rue Romarin n. 4. — Cours Lafayette, angle de la rue Tête-d'Or. — Rue Moncey, 96. — Rue Moncey, angle du cours Lafayette. — Bernard, 15, rue Moncey. — Treissenberger, 9, rue Moncey. — Rue Sébastien Griffe, entre la rue Saint-Michel et la rue Montesquieu. — Cours Lafayette, au coin de la rue Vendôme. — Kiosque du Pont Morand et quai de Retz.

Reims, M^{me} Baudet-Lenglet, esplanade Cérés. Librairie, 72, rue Barbatre, kiosque du théâtre

Bordeaux, M^{me} Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine. — Palange, 1, rue Saint-Sernin. — Cours d'Albret, au kiosque, en face la mairie.

Orléans, Guérin, 13, rue Royale.
Agen, Blouin, kiosque du centre n° 3.
Angers, dans tous les kiosques et tabacs.

Avignon, Nouveau Bazar, place du Portail Matheron. — Vigne, 2, rue des Infirmiers.

Fontenay-le-Comte, Espron.

Brest, dans tous les kiosques de la ville.

Nantes, Rougetet, 24, chaussée de la Madeleine

La Louvière. — Nicolas, 63, rue Hamoir-Marqué.

Nîmes, aux kiosques du Palais, du Grand Temple, et au tabac, 261 chemin d'Uzès.

En vente aux bureaux du PÈRE PEINARD :
L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux 0.15
Le Procès des Anarchistes de Vienne, devant la Cour d'assises de l'ère » 50
La deuxième série du Père Peinard (n° 62 à 93), brochée 3 »
Il reste quelques premières séries complètes (n° 1 à 61), brochées 6 »
Essai de sociologie, traduit du russe 1 »
La grève générale et le patriotisme, par le compagnon N » 15

LIBRAIRIE INTERNATIONALE ACH. LEROY

37, rue Gracieuse, Paris.

Extrait du Catalogue :
L'Erenouvelle, par Louise Michel 0.50
La Confession d'un Confesseur, par Gustave Ebtner 3.50
La Liberté de l'Amour, par A. Leroy 0.50

La Révolte, organe communiste-anarchiste hebdomadaire, avec supplément littéraire, le numéro 10 cent. Administration : 140, rue Mouffetard, Paris.

L'Imprimeur-Gérant : J. SICARD

Imprimerie spéciale du Père Peinard,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.

CENT ANS APRÈS!



【Mince alors! Foutre la Bastille en l'air pour que ces pleins de soupe soient décrétés !...】